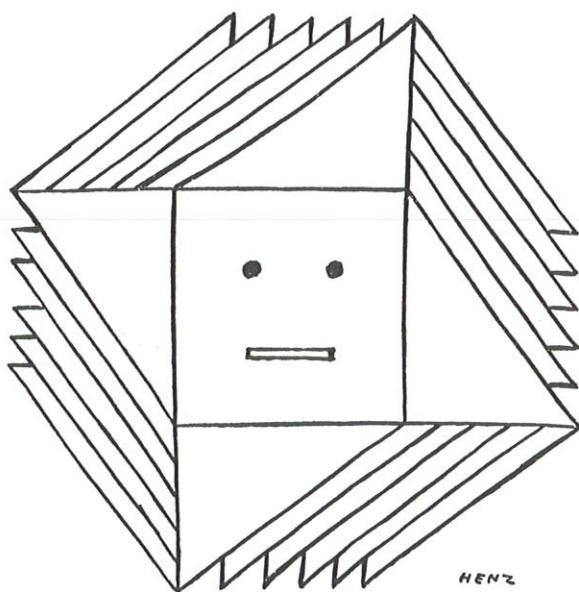


Juillet-Août 1978

# Le « parti léniniste » hier et aujourd’hui



1. Le parti avant-garde.
2. Parti et syndicat.
3. Parti-science.
4. Centralisme démocratique.
5. Le parti-société.
6. Adaptation à la conjoncture.
7. L’arme de la polémique.
8. Le parti mondial de la révolution.

# Le « parti léniniste » hier et aujourd’hui

Analysant l'héritage de Lénine, F. Fejtö constate que « la variante léniniste du marxisme s'est répandue à travers le globe ; elle est devenue doctrine officielle de quatorze Etats, dont deux comptent parmi les plus puissants ; elle inspire une centaine de partis communistes officiels et d'innombrables groupes plus ou moins orthodoxes (1) ».

Aujourd'hui, des éléments de cet héritage sont l'objet de contestations : — le PC espagnol supprime la référence au léninisme, en conservant toutefois une part du patrimoine commun — au sein du PCF qui, lors de son dernier congrès, a rayé de son vocabulaire la « dictature du prolétariat », l'un des piliers du léninisme, des « contestataires » mettent en cause le « centralisme démocratique », etc.

Il ne saurait être question, dans le cadre restreint de cet article, d'étudier le problème global du léninisme tel qu'il s'est constitué au début du siècle et tel qu'il est vécu aujourd'hui en divers points du globe. Nous nous contenterons de considérer certains aspects caractéristiques du « parti léniniste », tel qu'il a été organisé par son fondateur et tel qu'il est compris actuellement en France, au sein du PC et dans divers groupes d'extrême gauche.

## I Le parti avant-garde

La conception élitiste du parti, élaborée dès 1902 dans « Que Faire ? », la conviction que l'œuvre révolutionnaire ne peut être que le fait d'un groupe d'avant-garde, sont liées non seulement aux contingences historiques : mise en place d'une organisation solide, secrète et durable, capable de résister aux razzias policières, mais aussi à l'idée qu'à Lénine des rapports entre la classe ouvrière et le parti prolétarien.

Alors que les partis socialistes occidentaux (notamment celui d'Allemagne) ambitionnaient de représenter l'ensemble de la classe ouvrière, pour Lénine, « Le Parti doit être seulement le détachement d'avant-garde de l'immense masse de la classe ouvrière qui n'entre pas tout entière et ne doit pas entrer tout entière dans le parti ». En effet, le mouvement purement ouvrier n'est pas en capacité d'élaborer lui-même une idéologie indépendante. Spontanément, en tirant partie des expériences vécues, il ne peut atteindre qu'une conscience « trade-unionsiste », syndicaliste, qui l'amène à s'opposer seulement au patronat ou même à des patrons individuels. « La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons ». D'où la nécessité d'un parti de révolutionnaires professionnels, groupant ouvriers et intellectuels, mais au sein duquel « doit absolument s'effacer toute distinction entre ouvriers et intellectuels ».

Refusant l'assimilation parti-classe, Lénine sait toutefois composer avec les actions spontanées ; on le voit bien lors des révoltes de 1905 et 1917 à l'occasion desquelles il est conscient de la nécessité d'ouvrir largement le parti aux masses, atténuant ainsi la distinction entre avant-garde et classe ouvrière. Mais plus grand est l'élan spontané des masses, plus il lui apparaît nécessaire que le parti développe un intense travail théorique et d'organisation. Il regrettera parfois « le retard des dirigeants... sur l'élan spontané des masses ».

En dehors de ces périodes exceptionnelles prévaut la conception du parti avant-garde au sens strict, qu'Edgar Morin analyse comme un transfert de l'essence du prolétariat réel sur le parti : « Il faut confier au parti la mission du prolétariat. Il faut voir dans le parti la conscience désaliénée, le pouvoir capable d'opérer la révolution authentique. La foi dans le parti

(1) F. Fejtö : « L'héritage de Lénine », coll. Pluriel (livre de poche), 1977, p. 585.

consacre pour mieux la dissimuler la mort de la foi dans la classe ouvrière (2).»

Avec des modalités variées, le parti de cadres très aguerris cédant souvent la place à un parti de masse, la conception de l'avant-garde reste aujourd'hui l'un des fondements des partis se réclamant du leninisme.

■ Au PCF c'est une notion qui n'a nullement été remise en cause par le XXII<sup>e</sup> Congrès. En effet, au lendemain de celui-ci on insiste sur « la nécessité d'un parti communiste fort, parti ouvrier révolutionnaire d'avant-garde, capable d'exercer une influence dirigeante, qu'il s'agisse d'éclairer les travailleurs et de les entraîner à l'action, de préserver et d'élargir l'union combative et loyale des forces démocratiques, de déjouer les manœuvres de l'adversaire... (3) ». Très récemment, s'opposant aux contestataires qui remettent en cause le centralisme démocratique, le bureau politique souligne « qu'entraîner le parti dans cette voie serait le conduire à sa liquidation comme parti d'avant-garde ».

Chez les trotskystes de la LCR (Ligue communiste révolutionnaire) la majorité distingue même deux étages de l'avant-garde. L'avant-garde communiste proprement dite, constituée par le « parti marxiste-révolutionnaire, « exerce son hégémonie sur l'avant-garde ouvrière large (AGOL) formée des travailleurs qui, échappant au contrôle des « directions bureaucratiques des syndicats » et « en rupture partielle avec le réformisme », entrent spontanément en révolte. Cette avant-garde large « charrie de nombreux éléments de conscience et d'idéologie petite bourgeoisie. Elle oscille entre l'ultra-gauchisme et le centrisme ». Une partie de cette avant-garde « ne parcourra jamais le chemin pour arriver à la révolution ». Une autre ne le parcourra « qu'à condition que l'organisation marxiste-révolutionnaire acquiert un poids politique déterminant au sein des masses ».

## 2 Parti et syndicat

Les rapports entre parti et syndicats tels que conçus par Lénine découlent de la notion de parti d'avant-garde. « La classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-union-

(2) E. Morin : « Introduction à une politique de l'homme », Seuil 1965.

(3) J. Fabre, F. Hincker, L. Sève : « Les communistes et l'Etat », Ed. Sociales 1977, p. 226.

niste, c'est-à-dire à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats, se battre contre les patrons, réclamer du gouvernement telle loi nécessaire aux ouvriers, etc. » (« Que faire ? »). D'où la nécessité pour le Parti, s'il veut lier son action à celle des masses de pénétrer le syndicat afin d'en faire une courroie de transmission, un haut-parleur. Il faut qu'à l'intérieur du syndicat œuvre une section du parti : « Un petit noyau compact, composé des ouvriers les plus sûrs, les plus expérimentés et les mieux trempés, un noyau ayant des hommes de confiance dans les principaux quartiers et reliés, selon les règles de l'organisation clandestine la plus stricte, à l'organisation révolutionnaire... pourra parfaitement s'acquitter de toutes les fonctions qui incumbent à une organisation syndicale et, au surplus, les accomplir justement de la façon la plus désirable pour la social-démocratie (le Parti) ». (« Tâches des sociaux-démocrates russes »).

Après la révolution de 1917, cette subordination du syndicat au Parti demeurera la règle. Ainsi en 1921, au Congrès panrusse des syndicats, c'est Lénine qui jette dans la balance toute son autorité pour faire annuler une résolution autorisant les syndicats à élire leurs propres responsables. Il réclame l'élection par « en haut ». Tout en ne partageant pas les idées extrêmes de Trotsky sur l'embrigadement quasi-militaire des syndicats, Lénine estime indispensable de les soumettre à un contrôle strict de la direction du Parti. Même si, sur la fin de sa vie, Lénine semble entrevoir le rôle que pourraient jouer des syndicats « autonomes » comme moyen de lutte contre les déviations bureaucratiques, la situation subordonnée des syndicats par rapport au parti n'en reste pas moins l'une des caractéristiques du leninisme.

■ Au sein du PCF on reste très conscient du fait que l'action syndicale ne permet pas d'accéder à un degré de conscience suffisant, qu'elle ne fournit que des explications partielles. C'est pour cela nous explique « L'Humanité » du 3 février 1975 « que l'intervention de notre parti est indispensable, c'est pour cela que ses organisations et ses élus se trouvent au premier rang des luttes pour l'emploi, qu'ils les organisent, qu'ils expliquent partout le pourquoi et le comment des choses, permettant ainsi aux travailleurs de dépasser le strict problème du chômage et des revendications immédiates qu'il implique, de mettre en cause le régime du grand patronat... »

C. Poperec considère que cette action entraîne « une élévation de conscience, un niveau de combativité que les syndicats prennent en compte pour conduire en toute indépendance la lutte revendicative ». Là où il lui semble « que l'interven-

tion du PC est indispensable, c'est dans la compréhension de la nature exacte de la crise, du développement de ses contradictions... Ce n'est pas faire injure aux syndicats, mais respecter leur liberté d'action et de mouvement, leur vocation même que de dire qu'ils ne peuvent aller au bout de l'explication et de la solution politique (4) ».

Par ailleurs comme théoriquement les organes dirigeants du PCF sont « le lieu où s'effectue la synthèse entre la classe et son avant-garde », le rôle subalterne, donc subordonné du syndicalisme reste la règle, situation qui apparaît à J. Rony (5) « inacceptable pour le mouvement syndical ».

Dans les organisations d'extrême gauche l'attitude paternaliste vis-à-vis des syndicats apparaît en toute clarté. Ainsi le Congrès de 1976 du PCR ml (Parti communiste révolutionnaire marxiste-léniniste) indique que la tâche du Parti est de « faire triompher dans les syndicats la voie révolutionnaire, de guider les travailleurs pour arracher la direction de leurs syndicats des mains des révisionnistes et des réformistes ». Lors de son congrès d'unification l'OCT (organisation communiste des travailleurs) envisage de couvrir tous les aspects de la vie syndicale, d'« engager un travail prolongé pour la transformation du syndicat jusqu'à dans ses aspects les plus élémentaires ». Il est question d'un « combat permanent contre l'unité d'appareil et le monopole syndical sur la préparation et la conduite des luttes ».

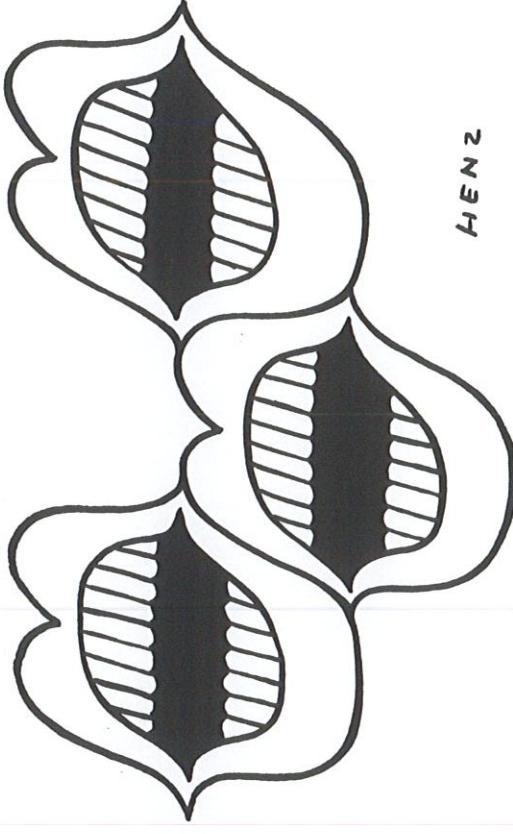
fiquement démontrée. Le marxisme n'est pas « une conception scientifique de l'histoire par excellence »... mais la seule conception scientifique de l'histoire. »

On pourrait dire que le cœur du Parti léniniste, c'est la science considérée comme une sorte de « savoir idéologique », d'où le refus de toute critique : « Des gens vraiment convaincus d'avoir poussé en avant la science ne réclameraient pas pour des conceptions nouvelles la liberté d'exister à côté des anciennes, mais le remplacement de celles-ci par celles-là » (« Que Faire ? »). Le Parti ayant la « science prolétarienne », celle-ci doit se substituer entièrement à la « science bourgeoise ».

Le stalinisme a encore renforcé cet aspect de parti-science

dans tous les domaines, qu'il s'agisse des sciences de la

nature, de l'art, des sciences sociales, etc.



Si le parti est seul capable d'apporter aux travailleurs la conscience révolutionnaire, c'est parce qu'il est seul à posséder la science de la société.

« Chez Lénine, l'émancipation est le fruit de la diffusion dans tout le corps social intéressé de la doctrine libérale, du savoir, de la théorie... (6). » « Aujourd'hui, écrit Lénine, depuis la parution du Capital, la conception matérialiste de l'histoire n'est plus une hypothèse, mais une doctrine scientifique nouvelle, 31 mars 1975.

(4) France nouvelle, 31 mars 1975.  
 (5) J. Rony : « Trente ans de parti : un communiste s'interroge. » C. Bourgois 1978, p. 212.  
 (6) A. Besançon : « Les origines intellectuelles du Léninisme », Calmann-Lévy 1978, p. 237.

Au sein du PCF, il faudra attendre le Comité central d'Argenteuil en 1964 pour que soit remise en cause la conception d'un parti légitérant sur tout. Par la suite, il fut admis que les biologistes, les artistes et les littéraires puissent créer sans que le Parti ait son mot à dire sur leurs créations, mais il n'en est pas de même pour les praticiens des sciences sociales (philosophie, histoire, économie politique) ; il faut en effet « tenir compte du rapport direct de ces sciences avec la politique » et en ces domaines c'est au Parti qu'il appartient de

trancher. Car le Parti recourt à « la science du développement social » pour déterminer sa politique. Cette science de la société « unit l'analyse théorique la plus exigeante et le point de vue de la classe ouvrière (7) ».

Analysant ce problème du parti-science, J. Rony écrivait récemment : « L'idée commune à Lénine et à Kautsky que le socialisme est apporté de l'extérieur à la classe ouvrière a été abandonnée par le PCF. Je crois, dit-il, que Garaudy fut le brillant théoricien de cet abandon... la classe ouvrière avait assimilé le marxisme-léninisme. Elle pouvait donc le produire, le reproduire, l'enrichir sur son propre fonds. Seulement voilà : cette théorisation reposait sur l'existence d'un marxisme-léninisme constitué, instrument désormais au point d'interprétation et de transformation du réel. On avait la science. Autour de la science, l'errance idéologique à pourfendre et à démasquer (8). »

## 4 Centralisme démocratique

Le parti-avant-garde, le parti-science, ne saurait être organisé comme les autres partis. De 1900 à 1922 les conceptions leninistes de l'organisation « doivent beaucoup aux circonstances dans lesquelles elles sont nées et portent la marque tout à la fois d'un mûrissement réfléchi, d'une progressive élaboration intellectuelle et d'une exacerbation due à la controverse et à la polémique (9) ».

En 1903, Lénine déclare : « Tous nos statuts, tout notre centralisme, désormais approuvé par le Congrès, tout cela n'est rien d'autre qu'un « état de siège » contre les sources si nombreuses de flottements politiques ». Cette conception entraîne d'ailleurs une controverse avec Rosa Luxemburg qui met en cause « le centralisme brutal de Lénine, impliquant une discipline rigide et l'immixtion des autorités centrales du Parti dans toutes les manifestations de la vie locale. »

En 1905, sous l'effet de la révolution, Lénine assouplit les règles, insiste sur le principe électif, préconise le principe du référendum, tandis que le Congrès se prononce en faveur

de l'autonomie des comités. Etant lui-même en minorité dans le Parti, Lénine insiste sur l'affirmation et la préservation des droits de la minorité. Mais de 1907 à 1917, on entre au contraire dans une phase de centralisme accentué au sein d'un parti replié sur lui-même par la force des choses, coupé de sa base ouvrière et profondément divisé. Les écrits de Lénine font des allusions de plus en plus fréquentes à la ligne du Parti : « Seules les institutions centrales, communes à tout le Parti... peuvent apparaître comme un représentant puissant et qualifié d'une ligne de Parti autour de laquelle pourraient s'unir tous les éléments réellement proparti. » Le Parti devient le bloc monolithique, sans faille, qu'il faut préserver de toutes les déviations. En 1917, en quelques mois, le Parti voit ses effectifs multipliés par 10 et s'ouvre au « souffle vivifiant de la démocratie ». La confrontation de tendances multiples et parfois contradictoires succède au monolithisme. Il s'ensuit un relâchement de la discipline. Mais très vite, les circonstances aidant, on retourne vers « une militarisation de l'organisation » manifestée par « un degré extraordinaire de centralisme et par la contraction des organes collectifs (10) ».

Le Congrès de 1919 insiste sur la nécessité de faire régner dans le parti « le centralisme le plus strict et la discipline la plus sévère ». On reconnaît par ailleurs que le Bureau politique « dirige la politique ». Lors du Congrès de 1921, une motion insiste sur le fait qu'il « faut que chaque organisation du Parti s'applique rigoureusement à ne tolérer aucune action fractionnelle » et ordonne de « dissoudre immédiatement tous les groupes sans exception qui se sont constitués sur tel ou tel programme ».

■ Cette conception du « centralisme démocratique » est partagée aujourd'hui à la fois par le PCF et des groupes d'extrême-gauche.

Lors du Congrès de la IV<sup>e</sup> Internationale (trotskyste) en 1974, on déclare que « plus que jamais la force politique et organisationnelle de la direction, sa stabilité et sa continuité sont décisives pour mener à bien les tâches de l'étape présente... Sans la présence d'une telle direction centrale, on aboutirait rapidement à des tendances régionalistes et localistes. Il ne s'agit pas de privilégier une centralisation purement administrative, mais une centralisation politique de type léniniste ». Pour l'OCT, il convient d'être cohérent avec « le principe du centralisme démocratique ».

(7) « Les communistes et l'Etat », p. 229.

(8) J. Rony, *op. cit.*, p. 54.

(9) M. Liebman : « Le léninisme sous Lénine », Seuil 1973, tome I, p. 40.

Au sein du PCF, les discussions en cours montrent que quelques militants acceptent difficilement les pratiques actuelles du « centralisme démocratique ». Althusser constate que « si la volonté populaire de la base s'exprime dans des élections, c'est dans des formes ultra-réactionnaires (scrutin majoritaire à trois tours pour les Congrès) et sous la surveillance étroite des « commissions de candidatures » statutaires pour les élections de responsables, mais également étendues aux élections des délégués au Congrès (11) ». Ce qui fait dire à J. Rony que « la cooptation est la règle pour le renouvellement des organismes dirigeants dès le niveau du comité de section. Elle s'applique en toute rigueur pour les comités fédéraux. Quant au Comité central, personne n'y accède sinon sur proposition du bureau politique. L'appareil est ainsi bien tenu en main ». Par ailleurs l'élaboration de la ligne politique « reste l'apanage d'un groupe dirigeant dont les limites exactes sont mystérieuses (12) ».

## 5 Le parti-société

Ce Parti fortement hiérarchisé, n'est que le sommet d'un édifice beaucoup plus vaste. Dans « Que Faire ? » Lénine distingue déjà « d'une part l'organisation révolutionnaire proprement dite et d'autre part une organisation plus large et plus ouverte ou plutôt une série d'organisations diversifiées, syndicales, mutualistes, éducatives, accessibles à tous les ouvriers qu'ils soient socialistes ou non... Ces organisations ouvrières constituent le lien entre le Parti et les masses ; il faut qu'elles s'ouvrent à la pénétration des militants bolcheviks et donc à l'influence du marxisme ; liées au Parti, elles ne sont cependant pas du parti (13) ».

Ainsi se constitue ce que Boukharine a appelé le « deuxième cercle concentrique du Parti » ou ce que d'autres appellent sa « périphérie ». Le noyau dur et homogène se dilue progressivement en une nébuleuse, en un réseau complémentaire, n'appartenant pas au Parti, mais dont on prévoit qu'il en suivra les directives.

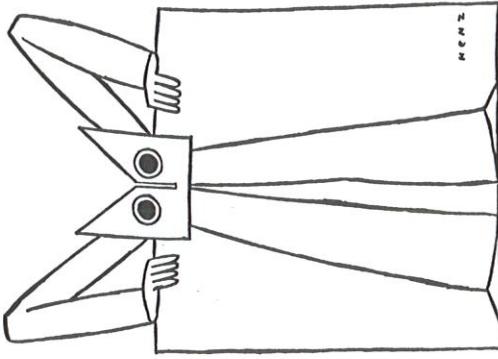
(11) « Le Monde » du 26 avril 1978.

(12) J. Rony, *op. cit.*, p. 218.

(13) Liebman, *op. cit.*, tome I, p. 42.

Analysant ce parti-société, A. Kriegel (14) entend sous ce terme d'abord « le parti porteur d'un modèle social dont il est lui-même une première esquisse » ; ceci n'est pas propre au leninisme, puisque l'on trouve déjà cette conception au sein de la social-démocratie allemande à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais le leninisme précise les choses pour éviter les dérapages du parti allemand :

- le Parti doit se constituer en une formation radicalement séparée de toutes les autres formations sociales et se situer le plus possible à l'extérieur de la société globale elle-même. C'est le parti qui s'érige en une « contre-société » ;
- son dynamisme offensif doit permettre que les liens avec la société globale servent non à la pénétration du Parti par la société, mais à celle de la société par le Parti ;
- pour ce faire, il anime des institutions créées par lui de toutes pièces, de même qu'il délègue des militants dans des associations qui n'appartiennent pas encore à sa sphère. Encore aujourd'hui, le militant du PCF fréquente sa cellule, est syndiqué, agit dans les associations « consacrées » (parents d'élèves, locataires, anciens combattants, etc.) afin d'y renforcer



l'influence du Parti. C'est sans doute au niveau des municipalités communistes que l'on cerne le mieux la mise en œuvre de la conception du parti-société.

Aujourd'hui les dirigeants du PCF nient toutefois ce qu'ils appellent « l'hypothèse du parti contre-société » ; ils entendent par-là que le socialisme, tel que conçu par le PCF ne saurait être organisé selon le fonctionnement interne du Parti : « Nous n'offrons pas le fonctionnement du Parti comme un modèle d'organisation d'une société démocratique (15) ».

## 6 Adaptation à la conjoncture

Les divers cercles concentriques de l'organisation léniniste, doivent pouvoir, sous l'impulsion du centre, adapter leur action en fonction des événements ; c'est là un domaine dans lequel Lénine était véritablement expert. « Que Lénine ait, en 1914, en 1917, en 1918, exactement reconnu la conjoncture dans laquelle la révolution ferait la trouée, voilà qui est essentiel, voilà où passe la ligne du génie créateur, créateur d'une stratégie, ce qui est une manière de tirer du côté de l'initiative humaine ce que l'on appelle... l'événement. » Constatant ce fait, estimant que la clé de la pensée léniniste est commandée par le concept de conjoncture, A. Kriegel distingue le théoricien Lénine d'un politicien opportuniste : « La conjoncture, c'est la structure... qui rend l'homme capable de fausser, de brouiller, de déranger tout le système de relations établies. La conjoncture, c'est le trou par lequel peuvent s'engouffrer l'initiative, l'intelligence, la science humaine, pour bousculer les rigidités du dit système (16). »

Considérant ce même problème, M. Liebman parle de la « souplesse » en tant qu'apport fondamental de Lénine au marxisme. « Sa souplesse frise le pragmatisme qui paraît surprenant chez un homme presque fanatiquement attaché à une doctrine, le marxisme, et à une idée : la révolution. »

Les partis léninistes ont hérité de cette souplesse qui s'est traduite notamment par l'abondance des volte-faces, des tourments à 180 %... Mais le génie d'un homme ne se transmet pas à ses héritiers, surtout lorsque ceux-ci sont des organisations

rigides, très structurées et au sein desquelles la résistance au changement tend à s'accroître. D'où des tournants qui paraissent très en retard sur l'événement ; il n'est que de citer la lenteur du PCF à accepter la déstalinisation, le temps mis par le Parti pour intégrer quelques acquis du mouvement de mai... La souplesse de Lénine s'exerce aussi dans le domaine du choix des alliances. « Aucun motif doctrinal, encore moins un sentiment personnel ne lui semblait admissible dès l'instant que l'alliance était politiquement utile en vue du but immuable de la révolution et de la conquête du pouvoir (17). » C'est parce que le Parti conserve envers et contre tout son identité, sa spécificité qu'il peut passer les alliances les plus hardies, les plus éloignées de lui-même. « Seuls peuvent redouter les alliances temporaires, même avec des éléments incertains, ceux qui n'ont pas confiance en eux-mêmes » (« La maladie infantile du communisme »).

D'ailleurs l'alliance peut être dénoncée à tout moment et on doit utiliser les hésitations de ses alliés pour les démasquer.

## 7 L'arme de la polémique

On ne saurait trop insister sur le penchant de Lénine pour une polémique impitoyable : invectives, insinuations, procès d'intentions sont le lot commun. « Ce qui est inadmissible entre membres d'un parti uni, écrivait Lénine, est admissible et obligatoire entre les fractions d'un parti en scission. On ne peut écrire sur un camara de la Parti de façon à semer dans les masses ouvrières la haine le dégoût et le mépris, etc., envers ceux qui pensent autrement. L'on peut et l'on doit écrire de cette façon à propos d'une organisation scissionniste ».

Ces méthodes qu'il emploiera au sein du Parti avant la révolution, d'où la multiplication des luttes fractionnelles, il les applique après la révolution à tous ceux qui ne se rangent pas dans la ligne du parti bolchevique, qu'il s'agisse des socialistes révolutionnaires, des mencheviks, du gauchisme, des communistes de gauche, de l'opposition ouvrière. Il n'hésite pas à pratiquer l'amalgame, par exemple entre socialistes révolution-

(15) P. Laurent : « France nouvelle », 26 décembre 1977.

(16) A. Kriegel : « Le pain et les roses », PUF, 1968, p. 29.

naires participant à la contre-révolution et mencheviks qui apportent à la révolution un soutien critique et hésitant.

Cette pratique de la polémique, de la dénonciation politique s'est perpétuée au sein des partis qui se réclament du leninisme et à ce propos M. Liebman met en cause le leninisme lui-même qui est bien plus qu'une doctrine et un système théorique, un véritable « guide pour l'action ». « Lorsque les théories et les méthodes d'action d'un homme deviennent dans le mouvement qui en accepte la direction, non seulement une source d'inspiration, mais un code de lois et un modèle, ses travers aussi, et ses errements peuvent être érigés en vertus. Ils le furent en effet (18). »

Les invectives réciproques que se jettent l'extrême-gauche et le PC dans les années qui suivent mai 1968 relèvent de ce type de comportement ; la polémique engagée contre l'allié, le Parti socialiste, à partir du milieu de l'année 1977, est à conséderer dans cette même optique.

## 8 Le parti mondial de la révolution

Le leninisme est une stratégie de la révolution à l'échelle mondiale et Lénine affirmera plusieurs fois que, sans la conviction que le prolétariat d'Occident prendrait le relais du prolétariat russe, jamais les Bolcheviks n'euissent entrepris la conquête du pouvoir politique. La révolution d'octobre n'était pour Lénine qu'un prélude, pas même un prélude décisif. Elle n'avait de sens que dans la mesure où dans sa foulée et à son appel était fondée la III<sup>e</sup> Internationale, véritable parti mondial de la révolution. « L'internationale de Lénine, conçue dès l'origine comme l'outil du prolétariat à l'échelle mondiale et à court terme, fut effectivement, concrètement un « parti mondial », l'état-major d'une gigantesque armée internationale dont chaque parti national ne constituait qu'un détachement affecté à un secteur du front révolutionnaire (19). » Si par la suite les structures de ce « parti mondial » se modifient, le sentiment d'appartenance à ce mouvement n'en reste pas moins vif et, traitant de la situation en 1952, J. Rony peut écrire : « Si en France le parti communiste pouvait m'apparaître, plus isolé, moins influent, le

sentiment d'appartenir au parti mondial de la révolution en marche compenserait amplement un certain flou dans les perspectives nationales (20). »

Aujourd'hui, les conséquences de la déstalinisation, de la scission chinoise, de l'invasion de la Tchécoslovaquie, de l'attitude de l'URSS vis-à-vis des dissidents... ne permettent plus de parler d'un « parti mondial », mais « les eurocommunistes... n'ont aucun intérêt à perdre les avantages qui découlent de leur appartenance à un mouvement à l'échelle mondiale. Ce qu'ils souhaitent, en formulant les critères d'un néo-internationalisme, c'est de maintenir les avantages de leur appartenance, tout en se débarrassant de ses inconvenients et, en particulier de l'obligation de se solidariser sur tous les points et à tout moment avec les réalités et les actions soviétiques (21) ». C'est d'ailleurs ce que confirme la déclaration en quatre points faite par G. Marchais dans son rapport au Comité central en avril 1978.

■ L'ambition de Lénine était de faire du marxisme un « bloc d'acier », un système clos d'où l'on « ne peut éliminer une seule des prémisses, une seule partie essentielle, sans s'écartier de la vérité objective, sans tomber dans les bras du mensonge réactionnaire bourgeois » (« Matérialisme et empiricisme »). Forts de cette affirmation, certains considèrent aujourd'hui comme sombrant dans le « réformisme », le « révisionnisme », les partis communistes qui ont élagué quelques branches du leninisme : dictature du prolétariat, nécessité du parti unique... Mais ne peut-on se poser la question d'une autre façon ? Le « bloc d'acier » du leninisme ne serait-il pas la conception même du parti que nous venons d'examiner et, dans la mesure où cette conception n'est nullement remise en cause pour l'essentiel, ne risque-t-on pas, à plus ou moins longue échéance, de voir repousser les branches coupées ?

Michel BRANCIARD

(18) M. Liebman, *op. cit.*, tome I, p. 70.  
(19) A. Kriegel, *op. cit.*, p. 90.

(20) J. Rony, *op. cit.*, p. 46.  
(21) F. Fejtò, *op. cit.*, p. 565.